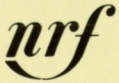
ANDRÉ GIDE

INCIDENCES



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1924.*

Extrait de la publication

A MON AMI

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

Extrait de la publication

RÉFLEXIONS
SUR L'ALLEMAGNE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

REFLEXIONS SUR L'ALLEMAGNE

Après avoir lu le livre de Jacques Rivière sur l'Allemand, *j'eus la curiosité de rechercher dans mes cahiers du temps de guerre les quelques rares pages ayant trait à nos ennemis. Je les donne sans y rien changer, bien que certaines des pensées que j'y exprime aient perdu cet air de nouveauté qu'elles avaient au temps où je les écrivais ; bien que certaines autres ne soient pas encore assez admises pour avoir cessé de paraître choquantes. Les considérations d'opportunité qui me retinrent de les publier plus tôt sont celles mêmes qui me poussent à les publier aujourd'hui.*

Il y a ce que l'on espère; et il y a ce que l'on craint. Il y a ce que l'on voudrait qu'il arrive, et il y a ce que l'on croit qui sera. Mais depuis la guerre une confusion s'établit de l'un à l'autre. Il est certain que la valeur d'une armée dépend de sa confiance en la victoire; il est certain que l'exigence de cette guerre a tout enrôlé dans l'armée. Dès lors on n'admet plus d'autre vérité qu'opportune; car il n'est pas de pire erreur qu'une vérité susceptible d'affaiblir le bras qui combat.

A la faveur de cet aphorisme, nous en a-t-on fait voir ! Comme si *notre* cause, pour paraître bonne, avait besoin d'être fardée ! Comme si la vérité n'était pas plus encourageante, plus probante, plus bienfaisante que tous les mensonges ! Mais, pour peu qu'elle paraisse gênante, on la contourne; et ce faisant on se l'aliène, tandis qu'elle

venait à nous comme une amie qu'il eût suffi de mieux comprendre.

Et comment ne comprenez-vous pas, vous qui voulez rejeter tout de l'Allemagne, qu'en rejetant tout de l'Allemagne vous travaillez à son unité ?

Quoi ! nous avions un Gœthe en otage et vous le leur rendez !

Quoi ! Nietzsche s'engage dans notre légion étrangère, et c'est sur lui que vous tirez !

Quoi ! vous escamotez les textes où Wagner marque son admiration pour la France; vous trouvez plus avantageux de prouver qu'il nous insultait !

Nous n'avons nul besoin, dites-vous, des applaudissements d'outre-Rhin.

Comment ne comprenez-vous pas qu'il ne s'agit pas de ce que ceux-ci nous apportent, mais bien de ce que ceux-ci leur enlèvent. Et cela n'est pas peu de chose, si c'est l'élite du pays.

Cela n'est pas peu de chose, — tandis que le meilleur de la pensée de la France, que toute la pensée de la France travaille et lutte avec la France, — que le meilleur de la pensée allemande s'élève contre la Prusse qui mène l'Allemagne au combat.

Nous avons dans notre jeu les atouts les plus admirables, mais nous ne savons pas nous en servir.

Rien ne peut être plus démoralisant pour la jeunesse allemande pensante (et tout de même il y en a) que de ne pas sentir Gœthe avec soi — (ou Leibniz, ou Nietzsche).

— On se rend mal compte en France, où nos grands écrivains sont si nombreux et où nous les honorons si mal, de ce que peut être Gœthe pour l'Allemagne. Rien ne peut lui faire plus de plaisir, à l'Allemagne, qu'une thèse comme celle de Louis Bertrand qui déjà découvre

Extrait de la publication

dans le *Faust* l'invitation à la guerre actuelle. Ce qu'il y a de rassurant pour nous dans cette thèse, c'est qu'elle est absurde. Ce qui peut, au contraire, désoler la jeune Allemagne pensante, c'est de sentir que cette guerre monstrueuse où on l'entraîne, Gœthe ne l'aurait pas approuvée, non plus qu'aucun des écrivains d'hier qu'elle admire. Il est sans doute flatteur, capiteux même, de se dire et de s'entendre sans cesse répéter que le peuple dont on fait partie est désigné pour gouverner la terre; mais si ce sophisme est par avance dénoncé par les plus sages de ce peuple même, est-il adroit de notre part de traiter ces sages de brigands, d'imposteurs ou de fous ?

L'écrasement de l'Allemagne ! J'admire si quelque esprit sérieux peut le souhaiter, fût-ce sans y croire. Mais diviser l'Allemagne, mais morceler sa masse énorme, c'est, je crois, le projet qui rallie les plus raisonnables, c'est-à-dire les plus Français d'entre nous. Il n'importe pas de l'empêcher d'exister (au contraire : il importe et même pour nous, qu'elle existe), il importe de l'empêcher de nuire, c'est-à-dire de nous manger... Diviser l'Allemagne; et pour la diviser, la première chose à faire, c'est de ne pas mettre tous les Allemands dans le même sac (et si vous affirmez qu'au fond tous se valent, faites attention qu'alors c'est que vous croyez le départ entre eux impossible, et qu'ils n'accepteront pas, eux, si vraiment ils sont si semblables, cette division que vous voudriez leur imposer). Combien ne sont-ils pas plus habiles ceux qui, dès aujourd'hui, dénonçant parmi l'Allemagne moderne l'idée prussienne comme un virus empoisonneur, excitent contre cet élément prussien l'Allemagne même et, au lieu de chercher dans Gœthe des armes contre nous, lisent ceci par exemple (l'a-t-on déjà cité ? je ne crois pas) dans ses Mémoires :

« Au milieu de ces objets, si propres à développer le sentiment de l'art (il visite Dresde), je fus attristé plus d'une fois par les traces récentes du bombardement.

Extrait de la publication

Une des rues principales n'était qu'un amas de décombres et dans chaque autre rue on voyait des maisons écroulées. La tour massive de l'église de la Croix était crevassée; et quand, du haut de la coupole de l'église de Notre-Dame, je contemplais ces ruines, le sacristain me disait avec une fureur concentrée : « C'est le Prussien qui a fait cela. »

Gœthe et Nietzsche (et à de moindres degrés plusieurs autres) sont nos otages. Je tiens que la dépréciation des otages est une des plus grandes maladresses à quoi excelle notre pays.

Oui, vous l'avez bien dit : les Germains sont de piètres psychologues; et leurs plus remarquables erreurs dans cette guerre révélatrice sont des erreurs de psychologie. Mais il ne suffit pas de constater ceci; il faudrait expliquer pourquoi.

Leur puissance au contraire, et ce qu'on pourrait appeler leur vertu, vient d'une extraordinaire difficulté pour l'individu de leur race à se détacher du commun, de la masse, disons le mot : à s'individualiser. Il ne s'oppose à rien, n'a pour ainsi dire pas de forme propre, ou si l'on préfère, il attend du cadre sa forme; de là sa soumission à la méthode, aux régles, à toutes les vénérations ; il ne trouve pas d'intérêt à désobéir et n'en éprouve pas le besoin. Il croit que c'est parce que *sa* règle est parfaite; mais c'est aussi bien parce que lui, sans règle, est imparfait.

En littérature, leur impuissance à créer des figures est remarquable. Ils n'ont ni dramaturges, ni romanciers. Le peuple d'alentour ne leur présente pas de figures ; en présenterait-il, eux ne sauraient point les dessiner; ils ne savent pas se dessiner eux-mêmes; et plus absolument ils ne savent pas dessiner.

C'est là que fait faillite leur culture. Le grand instru-

ment de culture, c'est le dessin, non la musique. Celle-ci déséprend chacun de soi-même; elle l'épanouit vaguement. Le dessin, au contraire, exalte le particulier, il précise; par lui triomphe la critique. La critique est à la base de tout art.

☆

Vous allez criant que les Allemands nous détestent, et faites votre possible pour le mériter, sans comprendre que tout au contraire leur secrète faiblesse c'est de ne pas pouvoir nous détester.

Comment ne comprenez-vous pas que toutes les armes que vous enlevez à l'Allemagne c'est à la France que vous les donnez et que contre l'Allemagne nous ne serons jamais trop armés.

Il ne s'agit pas seulement de se battre, il s'agit d'être victorieux. Tâchez tout de même de ne pas préférer à la victoire le combat.

☆

« Nous aurions été moins éprouvés si nous avions été plus nombreux. » C'est ce que je lis au début d'un article sur la diminution de la natalité.

Cette diminution de la natalité française est la preuve et non la cause de la décadence de notre pays. Que cette dépopulation progressive soit déplorable, il va sans dire, et qu'il faille tenter le possible et l'impossible pour l'enrayer... Mais l'erreur est de penser que le nombre eût suffi là où la qualité manque; ou que la qualité suffise sans l'ordre et la raisonnable disposition. Une semblable erreur nous a d'abord fait crier victoire, à l'entrée en scène de la Roumanie. Avec un allié de plus, le triomphe était assuré ! Il fallut bien se convaincre tout de même que le nombre ne fait pas la force; du moins pas sans ordination. Les éléments désordonnés, plus nombreux

Extrait de la publication

ils sont, plus confuse et plus vulnérable est la masse.

Nous nous sommes blousés avec l'informité de l'Allemagne. Parce qu'en France tout ce qui vit prend aussitôt contour, l'absence de profil des masses d'outre-Rhin nous a fait croire à de l'incohésion. L'absence de forme propre permettait à cette matière allemande élastique d'être versée dans tous les trous. En temps de paix déjà nous avions vu comme elle pénétrait les spongieux pays d'alentour. Précisément elle doit, l'Allemagne, à son défaut de contours, sa force d'expansion prodigieuse. Elle est de la famille des ficus et comparable au banian sans tronc principal, sans définition, sans axe, mais dont la moindre ramille (et même détachée du tronc) pousse au plus vite, où que ce soit, en haut des bras, en bas des racines, et vit, croît, prospère, s'élargit et devient à son tour forêt. L'Allemagne se passe des théories de Barrès; elle s'en rit. J'ai toujours dit qu'il était bien fâcheux que Barrès ait contre lui la botanique.

Jacques Rivière, lorsque je vais le voir en Suisse, où il achève son temps de captivité, me parle, à propos du livre qu'il se propose d'écrire, de l'extraordinaire volonté allemande... Il me semble que c'est déprécier quelque peu ce mot : volonté, et que *ténacité* suffirait. Je sais bien que les exemples qu'il me donne tendent à prouver surtout que l'Allemand se donne « à volonté » les sentiments qu'il estime opportun d'avoir. Mais pour le reste, je veux dire : cette obstination de bœuf qui lui permet de venir à bout de formidables besognes et d'écrire des livres si épais — je me souviens du mot de S... que j'allai voir à Zurich deux ans avant la guerre (nous ne parlâmes que de la guerre, qu'il prévoyait fatale; oh ! qu'il connaissait bien les Allemands !). Ils sont, me disait-il, « incomparablement plus bêtes, plus informes, plus inexistants que le Français ne peut les croire. Mais, et

Extrait de la publication

à cause de cela même, ils ne sont jamais distraits. Songez à tout ce qui passe dans la tête d'un Français, en travers de son travail, quel que soit ce travail. L'Allemand, lui, ne songe à rien ; il n'a pas d'existence personnelle; il est tout à sa tâche. Il est capable certains soirs de faire une noce à tout casser, de se saouler comme une brute; mais le lendemain matin il se retrouvera devant son comptoir, ou dans son bureau comme si de rien n'était. »

Ils ne sont jamais distraits. Que de fois je me suis souvenu de ce mot. Il me paraît qu'on n'a jamais dit sur l'Allemand rien de plus juste. Et quelle explication, pour nous Français, qui sans cesse nous laissons distraire par délicatesse, par sensibilité, curiosité du cœur, de la chair et de l'esprit, et par cette générosité native, irrépressible, qui prend le pas sur nos intérêts.

Dans un fauteuil, auprès de moi, ma vieille chatte allaite les deux petits bâtards qu'on lui a laissés.

Quand tout serait remis en question (et tout est remis en question) mon esprit se reposerait encore dans la contemplation des plantes et des animaux. Je ne veux plus connaître rien que de naturel. Une voiture de maraîcher charrie plus de vérité que les plus belles périodes de Cicéron. La France est perdue par la rhétorique; peuple oratoire habile à se payer de mots, habile à prendre des mots pour des choses et prompt à mettre des formules au-devant de la réalité. Pour averti que je sois, je n'échappe pas à cela et reste, encore que le dénonçant, oratoire...

La question se posait avant la guerre : une civilisation, une culture peut-elle prétendre à se prolonger indéfiniment et selon une trajectoire directe ininterrompue ? Et comme la réponse est nécessairement négative, cette seconde question vient aussitôt en corol-

Extrait de la publication

laire de la première : *notre* civilisation, notre culture est-elle encore prolongeable ?

Ce monde neuf où nous entrons fait-il suite au précédent ? Est-ce que nous continuons le passé ? Mais si nous entrons dans une ère nouvelle, qui donc saura prétendre que ce chapitre premier du nouveau livre n'est pas un chapitre français et d'un nouveau livre français ?

Tout ce qui représente la tradition est appelé à être bousculé et ce n'est que longtemps après que l'on pourra reconnaître, à travers les bouleversements, la continuité malgré tout de notre tempérament, de notre histoire. C'est à ce qui n'a pas eu de voix jusqu'alors à parler. C'est une lâche erreur de croire que nous ne pouvons lutter contre l'Allemagne qu'en nous retranchant dans notre passé : Rimbaud, Debussy, Cézanne même, peuvent ne ressembler en rien au passé de notre tradition sans cesser pour cela d'être Français; ils peuvent différer de tout ce qui a représenté la France jusqu'aujourd'hui et exprimer encore la France. Si la France n'est plus capable de nouveauté, pour quoi serait-ce qu'elle lutte ?

L'artiste qui, lorsqu'il crée, se préoccupe d'être Français et de faire œuvre « bien française », se condamne à la non-valeur. Il ne s'agit plus de ce que nous étions, il s'agit de ce que nous sommes.

A dire vrai, cette culture nouvelle promettait d'être non tant spécialement française qu'européenne; il semblait qu'elle ne pût pas se passer plus longtemps de la collaboration de l'Allemagne. Et par certains côtés, cette guerre tend à le prouver. Nos plus beaux dons, peut-être avions-nous besoin de l'Allemagne pour les mettre en œuvre, comme elle avait besoin de notre levain pour faire lever sa pâte épaisse.

☆

C'est une absurdité que de rejeter quoi que ce soit du concert européen. C'est une absurdité que de se figurer

Extrait de la publication

qu'on peut supprimer quoi que ce soit de ce concert. Je parle sans aucun mysticisme : l'Allemagne a suffisamment prouvé en quoi elle pouvait être utile et nous avons suffisamment démontré ce qui nous manquait. L'important c'est d'empêcher qu'elle domine; on ne peut laisser cet instrument de cuivre dominer. Mais il est mystique de prétendre que, supprimée, sa voix ne ferait pas défaut dans l'orchestre; mystique de croire que l'on ferait mieux de s'en passer — et, par *mystique*, j'entends : pas pratique du tout (c'est vous, je crois, Barrès, qui, parlant de Michelet, donniez à ce mot-là ce sens). Mais : doit être asservi tout ce qui prétendait asservir.

Vous vous êtes gaussé de ce que nous appelions notre culture européenne, et faute d'entendre ce que nous entendions par là, vous avez laissé croire et fait croire, et cru vous-même ou feint de croire, que nous prétendions dénationaliser les littératures, lorsque, au contraire, nous ne reconnaissions de valeur qu'aux œuvres les plus profondément révélatrices du sol et de la race qui les portaient.

L'étrange c'est que cette accusation venait de vous qui nous reprochiez d'autre part nos tendances individualistes et prétendiez dégonfler l'individu pour le plus grand profit de l'Etat. Nous avons soutenu, tout au contraire, que l'œuvre d'art la plus accomplie sera tout aussi bien la plus personnelle, et qu'il n'est d'aucun profit pour l'artiste de chercher à se résorber dans le flot; nous avons toujours soutenu que ce n'est pas en se nivelant, mais en s'individualisant, si l'on peut dire, que l'individu sert l'Etat; et de même c'est en se nationalisant qu'une littérature prend place dans l'humanité et signification dans le concert. Mais, convaincu de la profonde vérité contenue dans l'enseignement du Christ : quiconque veut sauver sa vie la perdra, mais quiconque donnera sa vie la rendra vraiment vivante, nous avons cru que le sommet de l'individualisme est dans le sacrifice (mais

Extrait de la publication

volontaire) de l'individu; que l'œuvre la plus personnelle est celle qui comporte le plus d'abnégation, et, de même : que la plus profondément nationale, la plus particulière, ethniquement parlant, est aussi bien la plus humaine et celle qui peut toucher le plus les peuples les plus étrangers. Quoi de plus espagnol que Cervantès, de plus anglais que Shakespeare, de plus italien que Dante, de plus français que Voltaire ou Montaigne, que Descartes ou que Pascal, quoi de plus russe que Dostoïewsky; et quoi de plus universellement humain que ceux-là ? Je n'ose dire, il est vrai, quoi de plus allemand que Gœthe ? Car à l'endroit de l'Allemagne, la Prusse est responsable d'un terrible malentendu. La Prusse a si bien asservi l'Allemagne qu'elle nous a forcés de penser : Gœthe était le moins allemand des Allemands.

☆

S'il me fallait indiquer, de toute la littérature française, le livre dont le génie allemand se montrait le plus incapable, je crois bien que je choisirais les *Caractères* de La Bruyère [1]. Il me paraît que rien n'est plus français, moins allemand, que ce que j'appellerai : l'esprit de dis-

---

1. Comme aussi, de toute notre littérature, il me semble que le livre que l'on imaginerait le plus facilement écrit en Allemagne c'est *Jean Christophe* et de là sans doute son succès d'outre-Rhin.

C'est une profonde erreur de croire que l'on travaille à la culture européenne avec des œuvres dénationalisées ; tout au contraire, plus *particulière* est l'œuvre, plus utile elle devient dans le concert. Il importe de le répéter sans cesse, car une confusion tend à s'établir entre *culture européenne* et *dénationalisation*. De même que l'écrivain le plus individualisé est aussi celui qui présente l'intérêt le plus humainement général, l'œuvre la plus digne d'occuper la culture européenne est d'abord celle qui représente le plus spécialement son pays d'origine.

crimination. N'étant jamais particulier lui-même, l'Allemand ne sent la particularité d'aucun être ni d'aucune chose; il n'a jamais su dessiner. La France est la grande école de dessin de l'Europe et du monde entier.

(N. R. F., *juin* 1919.)

Extrait de la publication

nrf

24-V A 22768 ISBN 2-07-022768-5

Extrait de la publication